



جامعة يحيى فارس المدية
مخبر تعليمية اللغة والنصوص (م.ت.ل.ن.)

Université Yahia FARÈS Médéa
Laboratoire de Didactique de la Langue et des Textes
(L.D.L.T.)

Sémiotique différentielle et textanalyse

François MIGEOT
Université de Franche-comté
Besançon (France)

Revue Didactiques

ISSN 2253-0436

Dépôt Légal : 2460-2012

EISSN : 2600-7002

Volume 05 N° 02 Juillet-Décembre 2016/pages 90-105

Référence : François MIGEOT, «Sémiotique différentielle et textanalyse», Didactiques Volume 05 N° 02 juillet-Décembre 2016, pp.90-105,

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/300>

Sémiotique différentielle et textanalyse

François MIGEOT
Université de Franche-comté
Besançon (France)

Abstract:

"As we shall see, this intervention is intended to be an "overture", in the sense of the opera. The overture - see Mozart, see Bizet - takes up and condenses in a programmatic way the musical themes that will be developed in the body of the opera itself. In the same way, I would like to show that my research problem overlaps with several of the major themes of the present symposium. It will therefore be a question, rather than of developing, of suggesting a theoretical pointillage. In the title of this contribution, an allusion has been made to one of my semiotic references, that of Jean Peytard.

One, indeed, because, as we shall see, I am part of a plurality of semiotics. Since Bakhtin, all semiotics respond to semiotics, just as "every discourse meets the discourse of the other". Interdiscursivity, dialogism, is as much a part of research discourse as it is of literary or everyday discourse. In this sense, even if I cannot, from my own perspective, work for long with Greimas and have often been tempted, in a fit of irritation, to throw him out, I cannot, if only to oppose him, "forget" him as your call for papers suggests. This opposition is all the more acute in that my "field of intervention" is very largely the literary text and the limits of its "square" structuralism are very quickly perceptible there. Finally, and to take up the third theme of the colloquium, my work in textual semiotics (text taken here in Peytard's sense, as opposed to document) is not without dialogue with my reflections on the teaching of FLE.

So, to make a long story short, my research work revolves around the analysis of literary texts and the questions of reading and interpretation that are at stake for a subject-reader within the framework of a revisited "differential semiotics" (please bear with me, I'll explain). At the same time, in an attempt to create an articulation, they try to imagine and legitimise ways of approaching and teaching literature from a perspective linked to the teaching of language (F.L.E.).

Résumé :

« Comme on va le voir, cette intervention se veut « ouverture », au sens de l'opéra. L'ouverture — voyez Mozart, voyez Bizet — reprend et condense de manière programmatique les thèmes musicaux qui seront développés dans le corps de l'opéra lui-même. De même, ici, je voudrais montrer que ma problématique de recherche recoupe plusieurs des grands thèmes du présent colloque. Il s'agira donc, plutôt que de développer, de suggérer un pointillage théorique. Dans le titre de cette contribution une allusion à a été faite à l'une de mes références sémiotiques, celle de Jean Peytard.

L'une, en effet, car, comme on le verra, je m'inscris dans une pluralité de sémiotiques. Depuis Bakhtine, toute sémiotique répond à une sémiotique, comme « tout discours rencontre le discours de l'autre ». L'interdiscursivité, le dialogisme, a cours tout autant dans le discours de la recherche que dans le discours littéraire ou le discours quotidien. En ce sens, même si je ne puis, dans la perspective de travail qui est la mienne, travailler longtemps avec Greimas et ai été souvent tenté, dans des mouvements d'agacement, de le jeter aux orties, je ne pourrai, ne serai-ce que pour m'y opposer, l'« oublier » comme le suggère votre appel à communication. Opposition d'autant plus vive que mon « champ d'intervention » est très largement le texte littéraire et que les limites de son structuralisme « carré » y sont très vite perceptibles. Enfin, et pour reprendre le troisième axe du colloque, mes travaux de sémiotique textuelle (texte pris ici au sens de Peytard, opposé à document) ne vont pas sans dialoguer avec mes réflexions sur l'enseignement du F.L.E.

Donc, pour faire vite, mes travaux de recherche se déploient autour de l'analyse du texte littéraire et des questions de lecture et d'interprétation qui y sont en jeu pour un sujet-lecteur dans le cadre d'une « sémiotique différentielle » revisitée (qu'on patiente, je vais m'en expliquer). Conjointement, tentant de créer une articulation, ils s'efforcent d'imaginer et de légitimer des voies dans l'approche et l'enseignement de la littérature dans une perspective liée à l'enseignement de la langue (F.L.E.). »

POINTILLAGES THEORIQUES

Comme on va le voir, cette intervention se veut « ouverture », ausens générique de l'Opéra. L'ouverture — voyez Mozart, voyez Bizet— reprend et condense de manière

programmatisés les thèmes musicaux qui seront développés dans le corps de l'opéra lui-même. De même, ici, je voudrais montrer que ma problématique de recherche recoupe plusieurs des grands thèmes du présent colloque. Par ailleurs, et en passant, la métaphore scénique n'est pas pour déplaire puisque tout colloque participe d'une mise en scène de personnes et de travaux, avec ses premiers rôles et ses figurants. Bref, il s'agira donc, plutôt que de développer, de suggérer un pointillage théorique. Plusieurs d'entre vous — au moins Djamel Kadik qui l'a fréquenté par sa thèse — auront reconnu dans ce titre une allusion à l'une de mes références sémiotiques, celle de Jean Peytard.

L'une, en effet, car, comme on le verra, je m'inscris dans une pluralité de sémiotiques. Pour paraphraser Bakhtine, toute sémiotique répond à une sémiotique, comme « tout discours rencontre le discours de l'autre ». L'interdiscursivité, le dialogisme, a cours tout autant dans le discours de la recherche que dans le discours littéraire ou le discours quotidien. En ce sens, même si je ne puis, dans la perspective de travail qui est la mienne, travailler longtemps avec Greimas et ai été souvent tenté, dans des mouvements d'agacement, de le jeter aux orties, je ne pourrai, ne serai-ce que pour m'y opposer, l'« oublier » comme le suggère l'argument du colloque. Opposition d'autant plus vive que mon « champ d'intervention » est très largement le texte littéraire et que les limites de son structuralisme « carré » y sont très vite perceptibles. Enfin, et pour reprendre le troisième axe de cette rencontre, mes travaux de sémiotique textuelle (texte pris ici au sens de Peytard, opposé à *document*¹) ne vont pas sans dialoguer avec mes réflexions sur l'enseignement du F.L.E.

Donc, pour faire court, mes travaux de recherche se déploient autour de l'analyse du texte littéraire et des questions de lecture et d'interprétation qui y sont en jeu pour un sujet-lecteur dans le cadre d'une « sémiotique différentielle » revisitée

¹voir Syntagmes 5, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, PUFC, 2001, p. 82 ou encore Semen 8, « D'une sémiotique de l'altération », Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, coll. « Linguistique et sémiotique n° 19 », 1993, p. 164.

(qu'on patiente, je vais m'en expliquer). Conjointement, tentant de créer une articulation, ils s'efforcent d'imaginer et de légitimer des voies dans l'approche et l'enseignement de la littérature dans une perspective liée à l'enseignement de la langue (F.L.E.).

Sémiotique différentielle et Textanalyse

Je suis venu à l'analyse textuelle par la *Thématique* de Jean-Pierre Richard, puis, m'intéressant de plus en plus à l'articulation de la psychanalyse avec la lettre du texte, avec ses configurations linguistiques plutôt qu'avec ses signifiés, ses symboles, et encore moins avec la personne de son auteur, j'ai évité toute une mouvance liée à la psychobiographie puis à la *Psychocritique* de Charles Mauron qui, par ses superpositions finit par rechercher dans l'œuvre d'un écrivain des invariants, laissant ainsi la place pour un arrière-monde qui ne saurait être autre que l'Inconscient — la majuscule s'impose puisque nous avons alors affaire à une sorte d'*intelligible*—de l'auteur.

J'ai ainsi développé une approche qui se situe, au départ, dans le sillage de la *Textanalyse*. Par-là, il faut entendre avec Jean Bellemin-Noël qu'il est exclusivement question du texte et des effets d'inconscient qui le traversent à l'instant de la lecture, et non pas d'une analyse de "l'inconscient de l'auteur" ou de celui d'un Œuvre. Dans cette perspective, c'est le travail particulier de l'inconscient rencontré par un *analysant* (je reviendrai sur ce terme) dans la lecture de tel texte particulier qui est privilégié, et non pas l'appareil de psychanalyse appliqué selon une procédure mécaniquement herméneutique.

Pour mémoire, je rappellerai quelques éléments définitionnels de la « Textanalyse » que son instigateur, Bellemin-Noël, présente synthétiquement dans un petit livre². Partant de l'hypothèse que « tout texte est travaillé par des forces inconscientes qui peuvent être perçues et décrites », ce que dit à sa manière Bellemin-Noël, c'est que c'est dans l'attention portée

²La Psychanalyse du texte littéraire. coll. « 128 », Nathan, 1996.

aux formes langagières que lesditesforces inconscientes pourront être soulevées.

Si l'on exclut l'auteur, si l'on exclut le recours à une étude génétique du texte, si l'on exclut le recours aux autres oeuvres du même auteur, il reste un texte dans sa nudité linguistique. Pour rentrer dans ce texte et écouter le système de signes qu'il constitue, il faut une sémiotique, faute de quoi l'on risque de manquer l'articulation fondamentale qui noue une force inconsciente et un dire. Or cette articulation est décisive, où alors l'inconscient n'a pas de rapport avec le langage.

Pour prêter l'oreille à « ce qui ne s'avoue pas » — je reprends une expression de Bellemin-Noël —, il faut donc une sémiotique, mais pas n'importe laquelle. Il faut une sémiotique qui dépasse l'idée que le texte littéraire est une machine à communiquer bien réglée et qui fonctionne sans reste au service d'une intentionnalité sans faille, d'une monosémie accomplie ; il faut une sémiotique qui fasse, au contraire, le pari que c'est là où la monosémie trébuche, où le sens s'altère, où le signifiant interroge, où la forme fait question, qu'une lecture est relancée, ouverte sur *son autre*.

Et c'est là, on le comprend, qu'une sémiotique de l'altération doit pour moi être mise en relais avec les présupposés de la Textanalyse. Sémiotique « de l'altération » ou sémiotique « différentielle ». Peytard utilise parfois en concurrence les deux termes. *Altération* pourrait fort bien me convenir puisqu'il est question pour moi de faire surgir l'autre du texte, *c'est-à-dire ce qu'il dit au-delà de l'intention opérée*³ programmée pour un *lecteur modèle*⁴. Toutefois, pour Peytard, *altération* est trop souvent synonyme de *Variance*. Il s'agit en effet d'analyser, d'un état d'un manuscrit à un autre, ou d'une publication à une autre, les points de variance, de rature, de reformulation du texte qui se reprend, bref, d'hésitation, d'un scripteur, points qui, selon Peytard, sont les lieux d'observation privilégiés de l'infinie

³ Umberto ECO, Les limites de l'interprétation, Grasset, 1992

⁴ Umberto ECO, Lector in fabula, Grasset 1985

relancé un sens jamais achevé, toujours en devenir. Du point de vue de la *production* du texte, cette hypothèse est extrêmement suggestive, elle rend compte du procès d'un travail d'écriture, elle montre que l'écrivain écrit sur de l'écrit, que son écriture est toujours *interdiscursive* et qu'elle dialogue avec elle-même et/ou avec celles des autres, elle montre que l'écrivain qui travaille la langue est travaillé par elle et est sollicité par ses possibles polysémiques et diacritiques. On lira avec profit les pages que Peytard consacre dans cette perspective à Lautréamont ou à Stendhal⁵.

Mais ma perspective, analytique, est résolument celle du lecteur. Elle se situe du côté de la réception, du côté de l'écoute de cette parole figée qui résonne en moi, et comme je l'expliquerai, du côté de l'*écoute flottante*. Si je cherche donc des appuis chez le même Peytard, ce sera davantage dans la partie de ses travaux qui s'intéresse à l'analyse du texte « achevé », c'est-à-dire stabilisé par un état de l'édition, analyse qu'il va mener à partir d'un relevé et d'une mise en réseau de ses « entailles ». On pourrait prendre pour modèle de ce travail les analyses qu'il consacre aux calligrammes avec Guillaume Apollinaire et Michel Leiris⁶. Je parlerai donc de sémiotique de l'altération — mais en altérant l'altération — ou de sémiotique différentielle, mais avec, dans tous les cas, comme concept opératoire central le concept d'*entaille*, opérateur de polysémie, sur lequel je vais revenir.

Cette sémiotique de l'*altération* ou *sémiotique différentielle* part, grosso modo, des principes suivants : (Peytard, « D'une sémiotique de l'altération » *Semen* 8)

— que pour le lecteur « L'intérêt n'est pas dans l'affirmation d'unsens [...] mais dans la "déhiscence sémantique", geste essentiel par quoi un sujet déclare sa singularité, dans une pratique indéfinie des différences. »

⁵Syntagmes 5, p 93 ou Syntagmes 4, pp 139 et suivantes.

⁶Syntagmes 5, pp 70 et suivantes.

— que ce n'est pas une analyse du « cohésif/cohérent » qui permet de fonder une sémantique. Mais peut-être, plutôt, la prise en compte du « différentiel », il s'agit de tenir « pour significatifs les lieux et les moments où les déchirures affectent le tissu textuel. C'est en ces points que la « germination » sémantique opère ; que le sens s'inscrit « pointillé » » (*Syntagmes* 5, pp 27, 28).

En ce sens, cette sémiotique de l'altération diffère, par son orientation de recherche et par ses résultats, et s'oppose, par ses présupposés, à une sémantique de la monosémie (Greimas et l'École de Paris) qui pense le sens du texte littéraire comme un ensemble de relations logiques profondes à extraire de la manifestation discursive de surface du texte. Principe qui signifie que, dans cette approche, l'essentiel est pour nous perdu, l'essentiel, c'est-à-dire la *surface* textuelle qui est en même temps le *fond* — et qui manifeste tout aussi bien un vouloir dire qu'un insu logé dans le dire qu'il excède —, surface qui est seule susceptible pour moi d'être interrogée. Qui plus est, cette recherche des « universaux du récit » repose sur un arrière-plan métaphysique néo-platonicien, inacceptable pour moi, pour lequel l'apparence — le texte dans sa dimension de phénomène —, n'a à être interrogé que pour y retrouver, par sa traversée, des *intelligibles*, des essences dont serait fait le sens (unique). Au plan didactique, remarquons-le par ailleurs, tous les exercices du type dissertation ou commentaire composé trouveront — hélas — dans cette sémiotique une alliée objective, voire une légitimation « scientifique », puisqu'elle engage à la recherche d'un sens unique et profond qu'il s'agirait d'exhumer.

Ce qui est donc privilégié dans cette perspective greimassienne — dit encore Peytard — « c'est la recherche d'une cohérence première où le sens est configuré. La sémantique de Greimas pose comme donnée d'évidence que le sens prend forme par concaténation d'éléments congruents entre eux logiquement ». Le sens est là, en creux au sein de l'enchaînement des phrases, résultat d'une intentionnalité dont la mise à jour serait le dernier mot de l'analyse. Cette perspective présuppose schématiquement :

— du côté de la production un scripteur, sujet plein, présent à lui-même et maître de ses intentionnalités et de son dire, qui instrumentaliserait le langage aux fins de communication d'un sens

— du côté de la réception un lecteur qui décoderait le message, déchiffrerait les calculs intentionnels et la cohérence présupposée d'un sens monosémique. Cette opération de déchiffrement suppose, de même, une réception sans reste ni ambiguïté par un sujet non divisé.

Bien entendu il n'est pas question de nier que le texte littéraire puisse être en même temps structuré par un vouloir dire *manifeste*, ni qu'il mette en place dans son dispositif ce que Umberto Eco (*Lector infabula*) nomme très suggestivement le « lecteur modèle », mais ce qui fait la valeur heuristique de la sémiotique de l'altération c'est qu'elle va, au-delà, chercher le sens « là où se marquent des différences ; là où des « entailles » entament la surface du tableau textuel », dans l'altération, dans « les points où la chaîne se rompt plutôt qu'en ses noeuds où les maillons s'ajustent l'un à l'autre », là où « ça polysémise », où le sens devient polyphonique, bref, là où l'on peut prélever ces lieux d'altération où le texte devient autre, ce que Peytard nomme « les entailles » dont une typologie assez complète a été dressée dans *Littérature et classe de langue* (« Instances et entailles du texte littéraire »).

Cette autre perspective (Peytard-Migeot) implique, quant à elle :

— du côté de la production, un sujet scripteur qui n'instrumentalise pas la langue au service de la communication d'un sens qui serait déjà là, mais d'un sujet qui se crée dans le langage, qui est effet de langage (voir les travaux désormais classiques de Benveniste et de Lacan). Ils'agit d'un sujet divisé, étranger à lui-même (voyez Freud, repris par Lacan), dont la vérité advient dans l'aventure du texte, vérité dont il n'est pas maître et qui n'advient à son insu et au-delà de son éventuel projet de maîtrise, que dans le jeu (polysémie, polyphonie, ambiguïté, plurivocité, jeu du signifiant, du signifié,

disposition de l'aïrescripturale, etc...) que permet, que suscite la langue.

— du côté de la réception, une attention portée aux noeuds del'altération, aux *entailles* que le lecteur devenu alors le seul sujet dutexte, va parcourir, constituer en réseau (*Pointillage sémiotique* diraitPeytard), pour déployer (une partie de) la pluralité du texte par une*lecture-analyse*, une *déambulation tabulaire* qui n' « explique » pasle texte mais le met plutôt en relation avec lui-même ; l'inter-prête,c'est-à-dire le prête à lui-même.Mais le lecteur est, lui aussi, sujet divisé et, dans son parcours desentailles, et de manière explicite dans une perspective analytiquecomme la mienne, c'est aussi sa propre vérité inconsciente qui va leguider dans la mise à jour de « pointillés sémiotiques ». Précisonsque Jean Peytard, qui a toujours revendiqué dans son travail leprincipe d'une frontière entrouverte sur la psychanalyse, n'a, luimême,que très peu fait le voyage.

Pour construire une telle sémiotique, ouverte à *l'autre*, il faut une idée de la langue et du rapport du sujet à cette langue. Cette idée est à l'opposé de celles qui voudraient faire de la langue un logiciel à communiquer une pensée qui s'encoderait sans reste dans les mots.Un instrument extérieur à lui-même qu'un sujet-conscience utiliseraitpour réaliser des intentions logico-discursives préalablement claires,pour se dire lui-même, exprimer ce qu'il serait, et dire un mondetransparent au langage. *Ma* sémiotique de l'altération ne peut à monsens que s'articuler avec une idée de la langue telle que l'exposeJacqueline Authier-Revuz (*Ces mots qui ne vont pas de soi*, chapitresVII et VIII)

Quelle langue et quel sujet pour quelle sémiotique ?

Parce que l'ordre propre à la langue en tant que système différentiel(Saussure) ne correspond pas à l'ordre du monde et parce que le caractère du signe est d'être arbitraire, il n'y a pas coïncidence entreles mots et les choses. La langue est toujours dans une relationd'inadéquation avec ce qu'elle vise à nommer. La langue vise le réel,mais « le collimateur ne fonctionne pas bien » (Lacan). Ceci estégalement vrai pour le sujet qui ne peut jamais coïncider avec lui-même dans la langue. Il n'advient

comme sujet qu'à s'inscrire dans la langue en tant que « parlêtre » (Lacan), mais, en même temps, il ne peut que se manquer dans ce renvoi indéfini de signifiant ensignifiant. Il est donc sujet à condition d'être parlant, mais, à parler, il est divisé, sans complétude ni coïncidence avec lui-même, du fait même qu'il est un être de langue. C'est dans cet écart, entre le monde et la langue, et au sein du sujet lui-même qui cherche à se dire, que se situe peut-être la littérature qui ne cesse d'inventer le monde (le réalisme stricto sensu est donc un projet impossible) et d'inventer le sujet dans une dimension imaginaire. C'est-à-dire de leurrer — leurrer n'étant pas à prendre ici négativement : il s'agit simplement de rappeler que le sujet ne coïncide jamais avec lui-même : il est en mouvement puisqu'il n'a pas de stabilité ontologique (voir la conscience chez Sartre), et les images qu'il se donne sont travaillées par des représentations inconscientes (Freud, Lacan).

Cette dimension de la langue est longuement exposée par Jacqueline Authier-Revuz dans le chapitre VII qu'elle consacre à « La non-coïncidence entre les mots et les choses ».

D'autre part, dans le chapitre VIII de *Ces mots qui ne vont pas de soi*, (« La non-coïncidence des mots à eux-mêmes ») elle montre que la langue est l'espace d'un jeu, d'une ambiguïté permanente qui travaille au-delà des régularités que la linguistique y construit : c'est la langue (Lacan) dans la langue. Ce « jeu des mots », loin de constituer un « défaut » de la langue qu'il faudrait résorber pour en faire quelque chose comme un logiciel producteur d'univocité, est la condition même de l'inconscient et le lieu d'expression de la vérité du sujet de l'inconscient qui trouve à se « mi-dire » dans le débordement de l'intention signifiante affichée par le texte.

Sémiotique différentielle et textanalyse

À partir de tout ce qui vient d'être dit, on voit comment le repérage des entailles textuelles peut (doit ?) être mis en relais avec une lecture psychanalytique du texte : à mon sens, le concept d'entaille ne prend sa véritable dimension qu'avec l'arrière-plan de l'inconscient qui élit ces entailles comme lieux

privilegiés de son jeu. Toutes les analyses que Freud mène sur le mot d'esprit et sur les lapsus défendent a posteriori cette conception de l'entaille. Sans cette hypothèse d'une surdétermination de l'entaille par l'inconscient, le rendement heuristique de ce concept me paraît démesurément coûteux, d'un rendement trop limité et d'un statut théorique fragile qui se risquerait de se limiter au seul registre de la parole ou du discours pris dans leur dimension interdiscursive et sociale (Bakhtine, Pécheux, Bourdieu) sans pouvoir (vouloir) se fonder sur le socle de la langue en tant qu'ordre propre, ni sur l'inconscient comme énergie différentielle jouant des possibles du système de la langue. Jacqueline Authier-Revuz, dans les chapitres indiqués de son volumineux ouvrage, indique bien — même si elle se réclame par ailleurs de lui pour nombre de ses analyses — les limites du modèle de Bakhtine et des linguistiques du discours qui, pour le premier, sous-estime, voire ignore, l'inconscient, et pour les seconds, négligent l'ordre propre de la langue comme système.

Sans cette hypothèse, on manquerait donc l'occasion de mettre en relation un « pointillage sémiotique », une configuration linguistique chaque fois unique, avec ce qui la travaille, à savoir, aussi, une configuration inconsciente et les stratégies « déformantes » ou « ambiguës » qu'elles impriment au langage, grâce à la langue, dans l'économie de l'oeuvre. On manquerait alors l'occasion de pouvoir rendre compte de la motivation de cette « déhiscence » sémantique, du caractère forcément accidentel des entailles, si l'on ne regardait à l'esprit le caractère inévitablement irruptif des manifestations discursives de l'inconscient et de ses stratégies associatives qui font nécessairement bon marché de la logique et de l'ordre « secondaire » (*secondaire* par opposition aux *processus primaires* mis en lumière par Freud) du texte.

À partir de là on comprend comment l'élaboration d'un pointillage sémiotique, comment la « lecture-analyse », la « lecture tabulaire » de Peytard, procédant par « enchaînement » et « nouages » peut être mise en relais avec les réseaux d'une lecture « analysante » (Migeot, 96, 99, 2004) qui construit et active sur toute la surface du texte un réseau d'indices. On comprend

comment je peux construire la position de celui que j'appelle *l'analysant*, la position du critique dans son rapport au texte et dans son rapport aux figures de l'inconscient soulevées par son écoute dans le texte : en effet l'interrogation sur le sujet dans la langue ne peut manquer de rebondir sur la question du statut du sujet de l'énonciation critique.

Le lecteur *analysant*, au fil flottant de la lecture puis de l'écriture critique, va donner contour aux traces d'un sujet inconscient. Mais ce sujet de l'inconscient a un statut labile et occasionnel, voire peut-être transitionnel (entre moi et le texte) : précisons qu'il n'est pour moi ni celui de l'auteur, ni celui du texte, il est un mixte de texte et de lecture. Il ne peut apparaître que dans l'acte lectoral où un sujet critique se constitue en (re)constituant - écoutant - interprétant le texte, le cas échéant, en produisant à son tour un texte, acte dont on peut pressentir la parenté avec la situation de transfert au sein de laquelle l'interprétation fait sens. C'est dans le moment de l'interprétation où le texte et moi, lecteur, nous entre-prêtons ses signes que, d'une part, relançant le réseau des entailles du texte, je fais advenir une figure de son autre, et que, d'autre part — mais c'est tout un — j'émerge moi-même comme sujet inconscient du texte. On retrouve sans doute là les deux faces du *transfert* et sa double énonciation : celle du texte, lettre en souffrance, et la mienne qui s'invente dans leur reprise interprétative.

J'advieus donc en tant que sujet dans cette parole (Saussure) qui fait se déployer une autre parole et dans ce moment fécond de l'interprétation où un fragment de ma vérité inconsciente rencontre l'une des figures de celle que le texte tient en réserve.

Quelle langue et quel sujet pour quelle didactique ?

Vers une sémio-didactique du texte littéraire

Cette direction de recherche sur le texte (Textanalyse, sémiotique différentielle) contribue conjointement à nourrir ma réflexion et ma pratique en ce qui concerne une seconde ligne de

travaux — sémioididactique—, qui vient la compléter par une élaboration méthodologique relative à l'enseignement de la littérature—notamment dans la perspective du Français Langue Étrangère sur laquelle j'ai eu à réfléchir dans le cadre de mes enseignements au CLA (Centre de Linguistique Appliquée de Besançon).

Il me semble en effet que les quelques linéaments que je viens d'exposer au sujet de la lecture du texte littéraire ne peuvent manquer d'avoir des répercussions sur des questions de didactique. Il convient sans doute de comparer la conception de la langue que j'ai évoquée dans quelques-uns de ses aspects avec J. Authier-Revuz, avec celle qui peut sous-tendre les positions dominantes de la didactique⁷ (du FLE) aujourd'hui. Trop souvent la langue y est réduite à un simple instrument de communication. C'est alors un outil, indépendant de celui qui l'utilise — lui-même supposé sujet plein et présent à lui-même— outil qui doit être acquis comme on acquiert un service ou un bien. Les seules questions jugées pertinentes ont tendance à se déplacer alors vers l'ingénierie des langues ou les technologies éducatives. Le paradigme du sujet apprenant est remplacé par celui des moyens de l'apprentissage. Celui du développement du sujet par celui du marché.

Or, rentrer dans le système et l'univers d'une langue-culture étrangère est une expérience qui va bien au-delà de l'usage et de la maîtrise de nouveaux objets dont les « référentiels de compétences » dresseraient la liste. Il s'agit d'une expérience ontologique où le sujet que nous sommes est remis au travail. Il s'agit, en somme, de retisser du sujet dans la langue étrangère, enjeu qui dépasse de très loin le modèle de la transaction qui ferait de l'apprentissage de la langue étrangère l'emplette d'un produit (par exemple un répertoire d'actes de

⁷Le terme même de « didactique », qui connaît la fortune que l'on sait, est sans doute à lui seul un indice de la domination d'un certain modèle selon lequel l'idée de transmission, c'est-à-dire de relation intersubjective, est évacuée au profit d'un modèle purement instrumental et technique où seule la question des outils, des compétences et des savoir-faire est pertinente. Ici, didactique rime avec « bureaucratie » ou « robotique ».

parole) que des techniciens informés voire informatisés — lesdidacticiens — vous emballeraient proprement. En effet, c'est tout le jeu des images constitutives de ce qu'on peut appeler l'identité qui est remis en cause par un apprenant qui s'en trouve dépouillé dans la langue cible. Il attend de l'enseignant qu'il lui renvoie une nouvelle image de lui-même et qu'il lui offre par la langue cible un espace vivant où se créer, plutôt qu'une assistance technique dans une autorégulation de processus cognitifs que personne n'a jamais pu mettre en évidence de manière décisive.

À partir de là on comprend comment le texte littéraire conçu comme « laboratoire de langage » (Barthes/Peytard), comme espace de la langue mise au travail, comme espace de jeu (aux deux sens du mot : avec et dans la langue), comme prêt à porter identificateur, peut faire cause commune avec l'idée d'un sujet « effet de langage » qui se constitue par un investissement des formes verbales. Comment aussi une pratique du jeu littéraire peut permettre de renouer avec la créativité dont parle Winnicott dans les processus transitionnels, créativité qui a été requise lors de l'acquisition de la langue maternelle et qui nous a permis d'avoir l'illusion de parler en notre nom, créativité qui peut être remobilisée pour l'apprentissage d'une langue étrangère.

Je me bornerai ici, pour ne pas conclure, à indiquer que ces positions débouchent sur des orientations didactiques pratiques innovantes mettant la littérature (par sa lecture et son écriture) au cœur du rapport d'un sujet à la langue étrangère. Orientations pratiques que je ne développerai pas ici car il me faudrait alors entamer une seconde communication

Éléments bibliographiques :

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline : Ces mots qui ne vont pas de soi, Larousse, 1995

BELLEMIN-NOËL, Jean : La Psychanalyse du texte littéraire, coll. « 128 », Nathan, 1996

BELLEMIN-NOËL, Jean : Vers l'inconscient du texte, coll. « Quadriga », PUF, 1996

- BENVENISTE, Emile : Problèmes de linguistique générale, Gallimard, 1966
- ECO, Umberto : Les Limites de l'interprétation, Grasset, 1992
- ECO, Umberto : Lector in fabula, Grasset, 1985
- FREUD. S. : Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient [1905],
Gallimard, coll. « Idées » (1930)
- LACAN, Jacques : Ecrits, Seuil, 1966
- MIGEOT, François : A la fenêtre noire des poètes, lectures bretoniennes, Annales de l'université de Franche-Comté - Les Belles-Lettres, Coll. « Linguistique et sémiotique » n° 610, 1996,
- MIGEOT, François : Lire avec Freud, (Ouvrage collectif (sous la direction de Pierre Bayard) : PUF, "Ecritures", 1998. voir le chapitre : « La Nausée, le mal de père ».
- MIGEOT, François : Entre les lames, lectures de Robbe-Grillet. Annales littéraires de l'université de Franche-Comté- Les Belles-Lettres. Coll. "Linguistique et sémiotique", n° 37, 1999.
- MIGEOT, François : Recherches pédagogiques, « La littérature en classe de français » (Revue de l'Association Marocaine des Enseignants de Français) n° 9, 2003
- MIGEOT, François : Ambiguïté et glissements progressifs du sens chez Alain Robbe-Grillet (Ouvrage collectif F. Migeot, éditeur),
Annales littéraires de l'Université de Franche-comté, P.U.F.C. 2004.
- PEYTARD. Jean. et Alii. : Littérature et classe de langue, Hatier,
coll. « LAL » (1982)
- PEYTARD, Jean : Syntagmes 4., De l'évaluation et de l'altération des discours - sémiotique, didactique,

informatique. Annales littéraires del'Université de Franche-Comté, PUFC, 1992

PEYTARD, Jean : Semen 8, Configurations discursives :« D'unesémiotique de l'altération », Annales littéraires de l'Université de

Franche-Comté, coll. « Linguistique et sémiotique n° 19 », 1993

PEYTARD, Jean : Syntagmes 5, Sémiotique différentielle deProust à Pérec.

Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, PUFC, 2001,